

LE SACRE DE LA NATURE

Géographie



Collection dirigée par Christian Giusti

<p><i>Îles rêvées. Territoires et identités en crise dans le Pacifique insulaire</i> Dominique Guillaud, Christian Huetz de Lemps & Olivier Sevin (dir.)</p>	<p><i>La Rue à Rome. Entre l'émotion et la norme</i> Brice Gruet, Prix Charles Maunoir de la Société de géographie</p>
<p><i>L'Hiver au Siècle d'or hollandais</i> Alexis Metzger</p>	<p><i>L'Asie-Pacifique des crises et des violences</i> Christian Huetz de Lemps & Olivier Sevin (dir.)</p>
<p><i>Les Campagnes en France et en Europe. Outils, techniques et sociétés, du Moyen Âge au XX^e siècle</i> Jean-René Trochet Prix Antoine Alexandre Boutroux de la Société de géographie</p>	<p><i>Comme un parfum d'îles. Florilège offert à Christian Huetz de Lemps</i> Olivier Sevin (dir.)</p>
	<p><i>Atlas des pays du Golfe</i> Philippe Cadène & Brigitte Dumortier</p>
<p><i>Atlas du Proche-Orient arabe</i> Fabrice Balanche</p>	<p><i>La Privatisation de Chicago. Idéologie de genre et constructions sociales</i> Laurence Gervais</p>
<p><i>Les Forêts de la Grande Guerre. Histoire, mémoire, patrimoine</i> Jean-Paul Amat</p>	<p><i>De l'Empire à la tribu. États, villes, montagnes en Albanie du Nord (VI^e-XV^e siècle)</i> Jean-René Trochet</p>

**Bertrand Sajaloli
& Étienne Grésillon (dir.)**

**LE SACRE
de la
NATURE**

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours du Centre d'études
pour le développement des territoires et de l'environnement (EA 1210)
de l'université d'Orléans et de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019
ISBN : 978-2-8405-0993-6

Mise en page Emmanuel Marc DUBOIS/3D2S, Issigeac/Paris
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP
Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60
fax : (33)(0)1 53 10 57 66

sup@sorbonne-universite.fr
sup.sorbonne-universite.fr

PRÉFACE

De prime abord – on pourra s'étonner du titre du présent volume – *Le Sacre de la nature* à une époque où il est quotidiennement question des ravages de la déforestation dans les pays en voie de développement et des conséquences dramatiques que risque de causer l'exploitation des gaz de schistes dans le continent nord-américain. Mais il est vrai que parallèlement à cette évolution inquiétante pour l'équilibre de la planète, et en réaction contre elle, on voit fleurir un peu partout des discours et des pratiques qui attribuent à la nature un caractère quasiment religieux, comme l'attestent les nombreuses fêtes (« *sacra* » ou « *sagra* » en italien) organisées localement en honneur de telle ou telle de ses productions et les foules que drainent habituellement ces manifestations. Bien mieux, dans nombre de pays s'affirme, sous l'influence des conceptions écologistes, une tendance à protéger, voire à « sanctuariser », les rares espaces de nature « vierge » encore subsistants et à réduire l'emprise de l'anthropisation – par exemple le long des fleuves – pour permettre à l'homme du *xxi*^e siècle de « communier » avec la nature sauvage où il pourra se « ressourcer ». Dans cette perspective, toute atteinte à l'intégrité de cette dernière est ressentie aujourd'hui par de larges secteurs de l'opinion comme une sorte de sacrilège, comme l'attestent les résistances parfois acharnées opposées par les habitants des lieux par où doit passer une nouvelle autoroute ou une ligne à haute tension aux projets des aménageurs du territoire. Ce nouveau sacre de la nature est d'autant plus étonnant qu'il se vérifie surtout dans les pays occidentaux, en particulier en Europe où la pratique religieuse a connu depuis un demi-siècle une chute vertigineuse.

Partant de ce constat, deux géographes, Bertrand Sajaloli et Étienne Grésillon, reprenant une tradition inaugurée au *xix*^e siècle par Élisée Reclus et prolongée au *xx*^e par Pierre Deffontaines et Paul Claval, ont pris l'heureuse initiative de raviver une réflexion fondamentale associant la *nature* et le *sacré* en faisant appel à des historiens, à des sociologues des religions mais aussi à des théologiens, des philosophes et des poètes. Pour éclairer la contradiction signalée plus haut, ils ne s'en sont pas tenus aux controverses théoriques et aux prises de position idéologiques qui marquent aujourd'hui le débat politique à propos des choix à effectuer s'agissant de la gestion environnementale de notre pays ou de notre continent. Mais ils se sont efforcés, avec l'aide des différents auteurs qui pour la plupart ont joué pleinement le jeu, de replacer ces questions dans

une perspective de longue durée, en s'interrogeant sur la place de la nature dans les diverses religions, sur la diversité des discours et des pratiques au sein de ces dernières selon les époques et les milieux, ainsi que sur le rôle du sacré comme créateur d'espaces et de paysages. Car ce que l'on appelle la nature est, ne l'oublions pas, le résultat d'une construction sociale qui a été souvent investie d'une fonction sacrale et qui est en train d'en retrouver une dans nos sociétés sécularisées, où l'idée prévaut que seul le respect de ses « lois » et de ses équilibres fondamentaux permettra à l'humanité d'échapper à une fin apocalyptique et à une catastrophe prochaine. En ce sens, le présent ouvrage se révèle à la fois utile et stimulant : il fait en effet avec bonheur le point de la recherche qui s'est développée autour de ces questions depuis une quarantaine d'années ; en même temps, il développe une approche réellement critique de ces problèmes, en phase avec l'évolution des techniques et de la science, tout en prenant en compte le phénomène de re-sacralisation de la nature qui se développe sous nos yeux et le fait que les hommes qui s'y trouvent insérés cherchent aujourd'hui comme hier à donner un sens à leur vie en établissant avec elle de nouveaux rapports.

Pour comprendre les grandes étapes du processus historique dont nous voyons autour de nous les aboutissements, il fallait évidemment remonter à l'Antiquité gréco-romaine. Pour les hommes de cette époque, le monde n'est pas le fruit d'une Création et Aristote, repris au Moyen Âge par Averroès, ira jusqu'à affirmer qu'il est éternel ; les puissances qui s'y manifestent n'ont pas leur source dans un au-delà céleste, mais sont co-extensives à la nature, qui était imprégnée de sacralité dans la mesure où elle recelait les forces et les êtres qui la modelaient. Certains sites étaient plus favorables que d'autres pour les activités culturelles, mais le sacré était omniprésent dans la nature. Dans le judaïsme en revanche et, plus tard, dans le christianisme et l'islam, seul est sacré ce qui a trait à Dieu. La religion est fondée sur un rapport à ce Dieu créateur du monde, qui libère l'homme des liens qui le ligotaient au sacré. Mais au sein du christianisme n'a pas tardé à se faire jour une dynamique de la sanctification, qui distingue certains chrétiens des autres et établit sur cette base une distinction entre les lieux : de nouveaux espaces sacrés apparaissent dès l'Antiquité tardive autour des dépouilles des martyrs et se développent au cours du Moyen Âge autour des reliques ou à la suite de hiérophanies, qu'elles soient le fait d'anges comme saint Michel ou d'apparitions mariales, qui laissent leur trace dans le paysage. À côté des églises se multiplient les sanctuaires liés à des manifestations surnaturelles qui se produisaient souvent dans des lieux remarquables. À bon droit, Paul Claval a appliqué à ce phénomène la notion d'*hétérotopie*, empruntée à Michel Foucault, qui rend bien compte de cette différenciation de l'espace en régime chrétien. S'ensuit-il pour autant que le christianisme soit, comme l'a soutenu Lynn White dans les années 1960, une religion de l'anthropisation

qui aurait favorisé la destruction de la nature à cause du rôle central qu'y joue la notion de Création? Du fait que Dieu a créé l'homme à son image, ce dernier se serait considéré comme le maître de la nature et se serait attribué le pouvoir d'en user (et d'en abuser) à son gré. Diverses contributions contenues dans ce volume montrent que la réalité est bien plus complexe. Certes, la tendance à opposer la nature (dans laquelle étaient inclus les animaux) et l'humanité définie par la raison a été très forte au sein du christianisme, et a trouvé sur ce point son couronnement dans l'œuvre de Thomas d'Aquin; mais d'autres courants spirituels, comme l'érémisme, tant occidental qu'oriental, et le franciscanisme ont au contraire mis l'accent sur le fait que l'homme était inclus dans la Création, dont il était simplement le chef de chœur dans la louange que celle-ci rendait à Dieu. Un autre trait caractéristique de l'époque médiévale est aussi la tendance croissante de l'Église à monopoliser le droit de définir ce qui est sacré et ce qui ne l'est pas, privilège qui lui sera contesté par la Réforme protestante dans sa volonté d'éliminer toute sacralité de la vie religieuse en dehors de la Bible. De nos jours, avec Teilhard de Chardin, l'accent a été mis sur le fait que le destin de l'homme est indissociable de celui de la Création encore inachevée et appelée à se développer, dans la perspective d'une évolution dynamique mise en relief par saint Paul dès les premiers temps du christianisme, mais qui avait été rapidement perdue de vue.

Ces considérations historiques développées dans de nombreuses contributions de qualité n'ont pas seulement un intérêt rétrospectif. Elles nous permettent aussi de mieux comprendre certaines attitudes actuelles vis-à-vis de la nature: la césure établie par Thomas d'Aquin entre l'homme et le monde et l'idée d'une soumission totale du second au premier ont été reprises et durcies par Descartes, Kant et la philosophie des Lumières; elle a inspiré et inspire encore aujourd'hui nombre de décisions politiques et économiques « volontaristes », qui ne voient dans les ressources naturelles qu'un capital mis à la disposition de l'humanité et que celle-ci peut exploiter sans limites. De même, l'attitude « franciscaine » qui met l'accent sur l'intelligence mystique que l'homme acquiert au spectacle de la création, a été remise en valeur par Rousseau, puis par le romantisme au XIX^e siècle et a favorisé la recherche d'une relation symbiotique avec la nature. Comme l'écrit ici même Jean-Bernard Racine, de nos jours « le sacré n'est pas moins présent qu'autrefois, mais il y a un déplacement... Le sacré se porte bien, mais il se porte autrement ». Devant le spectacle d'un monde pillé et maltraité et d'une nature bouleversée par des siècles d'exploitation intensive, une nouvelle conscience écologique est en effet apparue depuis près d'un demi-siècle en Occident. Nous assistons aujourd'hui à un renversement de l'idée de progrès au profit du thème de la catastrophe annoncée, si l'humanité ne change pas ses comportements et ses pratiques dans ce domaine. Tout se

10
passe comme si notre civilisation se sentait coupable d'avoir outrepassé ses droits en se rendant maîtresse et destructrice de la nature. Dans le cadre de cette eschatologie sécularisée, l'écologie tend parfois à devenir une sorte de totalitarisme et un fondamentalisme assez inquiétant; sacrifiant au mythe de la nature pure, elle cherche à compenser les blessures apportées par la main de l'homme aux paysages en multipliant les interdits et en sacralisant certaines aires, comme les parcs naturels, pour y ramener la végétation et la faune qu'elles avaient pu connaître avant l'intervention de l'homme. Mais l'Éden désacralisé que l'écologie aspire à recréer est-il la bonne réponse, dans la mesure où il coexiste par force avec des zones d'extraction et de production où la nature est bridée et même parfois effacée du paysage humain ? Ces débats sont complexes, et les réponses que l'on donnera à ces questions vitales ne peuvent être que nuancées. Mais je tenais à souligner qu'elles sont abordées avec beaucoup de pertinence dans le présent volume qui constitue, à bien des égards, une excellente propédeutique à la véritable écologie qui ne vaut que si elle prend en compte la dimension géographique, historique et religieuse des problèmes qu'elle aspire à résoudre.

André Vauchez

SACRÉE NATURE !

Bertrand Sajaloli & Étienne Grésillon

Enchaînés sur les engins de débardage, perchés au sommet des cimes alors que la lame de la tronçonneuse attaque le tronc des vieux chênes, les éco-guerriers de Fontainebleau luttent il y a peu contre les coupes rases de l'ONF accusé de transformer le massif en un espace de production au mépris de la biodiversité, de la beauté des paysages et de la vie tout entière. Globalement bien perçus par l'opinion publique, dès lors qu'ils restent pacifiques, les éco-guerriers de Fontainebleau et leurs comparses d'autres silves invoquent dans leur Déclaration des droits de la Terre et des espèces des arguments qui dépassent pourtant le seul cadre des choix de gestion des ressources naturelles :

Nous, les éco-guerriers, convaincus que l'oubli et le mépris des droits naturels de la Terre et des Espèces, sont les seules causes des malheurs du monde, avons résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, ces droits sacrés et inaliénables, afin que tous les acteurs de la vie ne se laissent jamais opprimer ou avilir par la tyrannie, afin qu'ils conservent les bases de leur liberté et de leur pérennité¹.

La nature est sacrée, et son sacre légitime la contestation.

Dans un registre plus pacifique, les Journées des plantes de Chantilly et plus généralement celles de la plupart des villes françaises, les fêtes dédiées à un légume (fête du potiron, de la courge, de la châtaigne...), à un arbre (fête du chêne, du hêtre, du sapin, de l'olivier), à un fruit (fête de la cerise, de la pomme, de la poire, de l'abricot...) attirent chaque année des centaines de milliers de visiteurs alors que les festivals des jardins, comme celui de Chaumont-sur-Loire, connaissent un engouement grandissant. Domestiquée, idéalisée, la nature déplace les hommes en de longs pèlerinages post-modernes. Sauvage, ou du moins faiblement influencée par l'homme, déifiée, elle compose alors de « véritables sanctuaires » pour reprendre une expression fréquemment utilisée par les écologues. La nature est sacrée, et son sacre justifie sa protection.

La nature est également pourvue de vertus magiques et protéiformes que mobilisent, parfois sans regard critique, et à toutes les échelles, aménageurs

¹ En ligne : <http://terresacree.org/ecoguerr.htm>.

et gestionnaires des territoires (Lévêque, 2017). Il est frappant en effet dans le discours du (ou de l'après) développement durable (Dalage *et al.*, 2008), de constater combien sa simple présence est susceptible de guérir tous les maux contemporains, combien grâce aux services écosystémiques rendus, elle concourt au bien-être collectif. En ville, elle lutte contre le changement climatique, épure les eaux, soigne les âmes, favorise la paix et la médiation sociale entre les communautés socialement ou culturellement éloignées (Mathieu, 2011). Partagée, dans les jardins familiaux par exemple, elle incarne un nouvel ordre social. Dans les campagnes du Nord ou des pays en voie de développement, le respect des cycles naturels, l'adoption de pratiques biologiques, agroécologiques, biodynamiques, sont assortis de valeurs morales, éthiques, et parfois quasi-religieuses, alors que la survie de la planète et l'alimentation de ses sept milliards d'habitants semblent directement en dépendre. Dans la zone intertropicale enfin, la protection des biomes forestiers prend des allures de croisade pour sauver temples verts et cathédrales de nature. Le discours du développement durable devient une vérité immanente et non plus un construit social.

Sur un plan plus intime et personnel, et peut être en réponse aux crises du monde contemporain, le désir de « communier » avec la nature, celui plus diffus d'en faire encore partie, expliquent en partie la réussite de l'alimentation biologique, de la phytothérapie, des onguents et soins naturels et des pratiques de plus en plus répandues de loisirs verts. De même, le succès des films écologiques à l'instar d'*Avatar*, de *Demain*, de *Home*, d'*Into the Wild*, du *Temps des forêts* et d'*On a 20 ans pour changer le monde*, participe d'une même conscience de la responsabilité de l'homme, voire d'un même besoin de remèdes et de réconfort. La nature sauvage ne doit donc pas être sauvée pour elle seule, mais aussi pour l'homme (Derville, 2018 ; Hude, 2018 ; Miller de, 2007 ; Terrasson, 2008 ; Xerri, 2018), car c'est dans la mesure où les individus prennent conscience de leur intériorité qu'ils sont conduits à comprendre les richesses naturelles autour d'eux. Près de la nature, l'*homo urbanicus* recherche un équilibre perdu, une harmonie. Objet d'une quête spirituelle, la nature bienfaitrice, réparatrice, est dotée de pouvoirs divins.

Ainsi, on assiste à un véritable sacre de la nature² qui, massif, médiatisé, partagé par la majorité des acteurs sociopolitiques, crée du lien social (Grésillon & Sajaloli, 2017a). Une nouvelle foi en un ordre supérieur, en quelque sorte, qui transcende tous les clivages culturels et politiques, une quête, du moins

2 On emploiera le terme *nature* dans son acception géographique la plus courante, à savoir un espace dont la physionomie et le dynamisme contemporains résultent principalement de processus biophysiques, mais qui sont, à des degrés divers, façonnés par les actions anthropiques.

personnelle, collective, en réponse aux peurs du moment. En témoigne la floraison d'ouvrages destinés au grand public traquant dans les espèces floristiques ou faunistiques un symbole, un signe de Dieu (Bilimoff, 2006; Cocagnac, 2006; Dumas, 2000; Impelluso, 2004; Prieur, 2017). En témoigne pareillement, et *a contrario*, le fait que toute destruction brutale d'un lieu de nature, surtout si elle est motivée par le profit individuel, déclenche une émotion publique entonnant à voix forte un vocabulaire religieux, – sacrilège, péché, hérésie... –, seul à même de se mesurer à l'intensité de l'outrage. Le sacré est unanime, partagé; il n'en est pas moins ambigu, complexe, voire instrumentalisé.

D'une part, ce sacré succède assez brutalement à une longue phase dans laquelle l'exploitation des ressources naturelles, la « maîtrise » de la nature par l'homme, alimentaient le paradigme du progrès. Ce sacré est donc récent, contemporain des crises – sociales, économiques, environnementales – dénoncées dans le rapport Brutland (Jollivet, 2001; Larrère & Larrère, 1997b; Jollivet, 1992; Mathieu, 1997, 2016; Ramade, 1999) et doit être lu à l'aune de l'avènement du développement durable. Dès lors, il s'agit de l'inscrire dans l'histoire des rapports homme-nature (Beck *et al.*, 2006; Robic, 1992), ce qui suscite une tension entre le sacré qui, par essence, dès lors que l'on est croyant, n'est pas un construit social et l'approche géohistorique, attentive aux échelles de temps et d'espace, qui confronte évolutions des croyances et mutations des structures politiques, économiques, technologiques, culturelles et sociales (Caillois, 1950; Castelli, 1974; Dardel, 1990; Girard, 1972; Grésillon et Sajaloli, 2015; Otto, 2001; Larrère & Hurand, 2014; Piveteau, 1999; Racine, 1999; Sajaloli, 2017).

D'autre part, ce sacré accompagne la rationalisation de nos sociétés occidentales fondée sur les sciences et les techniques et organisée selon l'économie libérale, dans lesquelles l'indice, le taux (CAC, Dow Jones, IDH, PIB...) étalonnent le monde. Le chiffre jouxte ainsi le goupillon. Mais cette rationalité conquérante, fidèle compagne de la mondialisation, n'est pas dénuée de spirituel ou n'est pas sans favoriser en réaction, son regain (Batho, 2019; Bourg et Roche, 2010; Bourg, 2018; Bourg et Papaux, 2015; Comte-Sponville *et al.*, 2016; Hess, 2013). Il s'agit donc d'inscrire ce sacré de la nature dans une deuxième tension entre objectivité et subjectivité, entre science et spiritualité (Larrère & Hurand, 2014; Latour, 2002), particularisme culturel et modèle planétaire. Le recours à la science des paysages, notamment dans une approche post-moderne (Berque, 1986, 2000, 2010; Deleuze & Guattari, 1980), fournit une piste de remédiation scientifique. Les empreintes paysagères du sacré, d'autant plus masquées qu'elles marquent des milieux dits naturels, c'est-à-dire à la fois régis par seul le divin ou par la seule science écologique, agissent comme autant de signes de l'appropriation sociale du spirituel (Grésillon & Sajaloli, 2013, 2016, 2017b; Wunenburger, 2012).

Enfin, s'il est très répandu, ce sacre est très loin d'être partagé, pensé et pratiqué de la même manière. Concept valise, englobant, il pose de véritables difficultés épistémologiques et théologiques à la fois aux laïcs qui dénoncent ou se gaussent d'un fétichisme vert et aux religieux qui se méfient d'un retour de l'animisme. Significatif est ainsi le débat sur le désenchantement ou le réenchantement de la nature (Gauchet, 1985 ; Moscovici, 2002) qui reflète une troisième tension entre immanence et transcendance, entre sacré et sainteté, profane et religieux. Tension religieuse, mais aussi politique dans la mesure où les institutions (religieuses, laïques, nationales, internationales, gouvernementales ou non...) s'emparent du sacré pour cautionner leurs actions, étayer leur influence et leurs pouvoirs (Bertina, 2013). D'où des accusations croisées de totalitarisme et de profanation, de récupération et d'instrumentalisation (Ferry, 1992 ; Deléage, 1993 ; Verlinde, 2005) sur fond de conflits quant aux choix à effectuer pour la gestion environnementale de notre planète (Latour, 1999 ; Brunel & Pitte, 2010). Le sacre de la nature appartient donc au politique (Raffestin, 1985) et n'échappe pas à des recompositions dont la déesse Gaïa, ou le Christ vert (Bastaire, 2009) constituent quelques figures de proue (Lovelock, 2006).

Anciennes, ces trois tensions ont déjà motivé force travaux et pluridisciplinaires. En France, les premières recherches d'envergure consacrées aux relations entre religion et écologie ont commencé en 1990 à la demande de Lucien Chabason, chargé de mission auprès du ministre de l'Environnement, qui confie au Service de la recherche, des études et du traitement de l'information sur l'environnement (SRETIE) le soin de prendre contact avec le groupe de sociologie des religions du CNRS, afin d'entreprendre une recherche sur le thème « écologie et religions ». Danièle Hervieu-Léger, dans son ouvrage intitulé *Religion et écologie* (1993), évoque deux constats à l'origine de cette demande, qui semblait inédite en 1990 : « le premier était celui du souci croissant que manifestent les institutions religieuses pour ce qu'elles appellent [...] la "sauvegarde de la création". Le second concernait l'ampleur de la diffusion des thèmes à connotation spirituelle et religieuse au sein des différents courants du mouvement écologique ». Cette première étude a ainsi déterminé une relation pertinente entre l'écologie et les religions au moyen d'outils sociologiques (Champion, 1995).

Parallèlement, l'Église catholique, par le truchement de l'ONG consultative Pax Christi, engageait une réflexion œcuménique portant sur les fondements religieux de la protection de la nature et du respect de l'environnement. Marquée par le Sommet de la Terre de Rio en 1992, soutenue par les prises de position de Jean-Paul II (Jean-Paul II, 2006), cette ONG fournit un argumentaire solide pour l'intervention de l'Église catholique dans le débat public. Il s'ensuit une production d'ouvrages assez abondante, explorant les liens entre Dieu

et l'écologie (Bastaire & Bastaire, 2004; Coste, 1994³; Stenger, 2005), bien vite relayée par la presse catholique à fort tirage (*La Vie*, 2005). Le sacre de la nature est acté par les Églises elles-mêmes qui y trouvent (y cherchent?) un nouveau prosélytisme (Grésillon & Sajaloli, 2015; Sajaloli & Grésillon, 2016, 2019a), s'engagent pleinement dans la défense de l'environnement, notamment depuis l'encyclique *Laudato si'* de François (François, 2015; François et Arthus-Bertrand, 2018; Revol, 2015a, 2015b, 2017, 2018; Voizard, 2018) et intègrent l'anthropocène à leur doctrine spirituelle (Beau et Larrère, 2018; Grésillon et Sajaloli, 2019; Magny, 2019).

Enfin, les milieux écologistes, et notamment les tenants de la *deep ecology*, en resacralisant la nature ont également contribué à rapprocher le naturel du religieux, notamment par le biais du culte de la déesse Gaïa. Par adhésion ou rupture, il s'ensuit là encore une production scientifique, notamment anglo-saxonne, émanant aussi bien de naturalistes que de sociologues ou de théologiens, qui tente, sur un plan planétaire, de démêler profane et sacré (Gottlieb, 2006; *L'Écologiste*, 2003; Spangler, 1996).

Néanmoins, dans ces trois courants de recherche, la nature n'est abordée que sur les plans culturels et religieux. Paysages, cortèges floristiques, populations animales ne sont guère mentionnés; de même, les influences de la spiritualité, celles des pratiques et croyances religieuses sur le façonnement des paysages ne sont que très rarement évoquées. En bref, s'il s'agit, souvent de manière polémique (White, 1967) de démêler les liens entre religion et écologie, la nature, en tant que telle, est toujours tenue à distance (Grésillon & Sajaloli, 2016a, 2016b). De même, si le débat intellectuel est vif, les enjeux politiques et sociétaux de ce sacre de la nature ne sont jamais territorialisés ni replacés dans leur contexte historique. L'ambition de cet ouvrage est donc d'appréhender le sacre de la nature, de manière tangible et territorialisée, comme une des résultantes de la confrontation entre spiritualité et aménagement de l'espace. De même, celle de l'ouvrage également publié aux SUP, *Par bois, monts et marais. De l'ici-bas à l'au-delà* (Sajaloli & Grésillon, à paraître) est de prolonger cette réflexion sur les marqueurs paysagers du spirituel⁴.

3 René Coste est l'ancien président de Pax Christi France.

4 Ces deux ouvrages reflètent et synthétisent les riches débats ayant émaillé le colloque « Sacrée nature, nature du sacré » qui s'est tenu à Orléans en janvier 2009 sous l'égide de Bertrand Sajaloli et Étienne Grésillon. Ce colloque a été co-organisé par les laboratoires CEDETE (Centre d'étude sur le développement des territoires et l'environnement [EA 1210]) et SAVOURS (Savoirs et pouvoirs de l'Antiquité à nos jours [EA 3772]) de la faculté des lettres, langues et sciences humaines de l'université d'Orléans, d'une part, et l'ENeC (Espaces, nature et culture [UMR 8185] de Sorbonne Université et Paris 8), d'autre part. Au sein de l'université d'Orléans, il a été coordonné par Denis Chartier et par Bertrand Sajaloli pour le compte du CEDETE, par Jean-Patrice Boudet, Philippe Faure et Christian Renoux pour celui du

Dans la première partie, « Sacrée nature, nature du sacré », la place de la nature dans les principales religions ou pratiques sacrées fournit une clé de compréhension des comportements collectifs ou individuels en matière de création paysagère. Cette partie, aux dimensions théologiques et anthropologiques affirmées, précise l'extrême diversité des situations, tant dans une même religion, qu'entre les différentes religions, et que dans l'évolution historique de chacune. Il s'agit plus précisément d'étudier la manière d'intégrer sinon de conceptualiser le sacré dans la nature en examinant de manière un peu provocatrice « La nature, comme objet religieux » et « Le sacré, comme construit social ». Quels sont les fondements religieux d'une pratique de la nature ? Peut-on, au sein de chaque religion, distinguer courants et étapes spirituelles qui auraient, un temps donné, fourni des modèles particuliers d'intégration de la nature dans l'aménagement des milieux ? Enfin, à l'heure du développement durable et de l'engagement de la plupart des religions dans la défense de l'environnement, quelle est la place de ce combat dans les pratiques spirituelles des croyants ?

Dans la deuxième partie, « Le sacré, fabrique du paysage », il s'agit de repérer les figures concrètes de la sacralité de la nature et de vérifier l'hypothèse selon laquelle l'existence d'un rapport spirituel à la nature est suffisamment intense et spécifique pour induire des décisions de gestion territoriale s'inscrivant dans les paysages naturels. Les « empreintes paysagères du sacré » sont repérées dans « l'Occident judéo-chrétien » et « en Afrique, en Orient ou au sein d'autres croyances » afin de replacer l'importance de ces motivations d'ordre sacré dans l'ensemble des facteurs, physiques, économiques, juridiques, politiques, culturels... qui interviennent dans le façonnement des paysages. Car si l'hypothèse d'une nature commandée par le sacré est belle, celle d'une géographie spirituelle de la nature séduisante, le sacré s'efface devant mais se dissimule derrière l'ensemble des facteurs économiques, sociaux, mais aussi physiques qui interviennent dans l'évolution des modes de valorisation de l'espace. Ainsi, cette question débouche sur la question de la place de la spiritualité dans les géosystèmes terrestres ; elle tente, en intégrant les évolutions historiques affectant les liens entre nature et sacré, de dresser les premiers éléments d'une géohistoire spirituelle de la nature.

Dans la troisième partie, « Le sacré, un enjeu politique », sont explorées les manipulations ou évocations du sacré et leurs poids dans le jeu des acteurs sociaux. La force de l'argumentation spirituelle est telle qu'elle devient un puissant levier d'écoute ou d'intégration dans les réseaux de pouvoirs, locaux,

nationaux ou internationaux, étatiques ou émanant de la société civile. Il s'agit ainsi de repérer quelques figures de « la recomposition du sacré », voire de « l'instrumentalisation du sacré » afin d'évaluer leur influence dans la gouvernance des territoires, et plus généralement dans la légitimation des choix politiques.